

## *Les chercheurs d'illusion*

AINSI que le dit Miguel de Unamuno dans sa *Cocotologie* : « Ici, j'exposerai pourquoi je traite en premier lieu de ce qui est premier et en second de ce qui est second, et pourquoi ce qui est troisième doit précéder ce qui est quatrième, après quoi on doit en venir à ce qui est cinquième. »

Soyons sérieux... mais n'abandonnons pas pour autant notre dessein. Donnons tout de suite droit de cité à notre premier point que voici : *En tout, les gens aiment et veulent qu'on leur mente !* C'est un fait. Le fait est plus patent encore en littérature. Ce que les lecteurs attendent et exigent d'un livre, et donc d'un auteur, c'est qu'ils le mystifient et l'ensorcellent d'une matière ou d'une autre. Ils veulent de l'illusion, de la poudre aux yeux, du conte de fées, des sentences en pilules dorées, voire même quelque drogue qui les

pourra tour à tour stupéfier ou exciter, engourdir ou tonifier, endormir ou stimuler; opium, cocaïne, vulnérable ou morphine, orviétan ou rhubarbe, tout leur est bon pourvu que l'écrivain le leur sache administrer en habile potion ou en dragée, en piqûre ou sinapisme. Comme des malades inhibés, ces lecteurs se présentent dans une librairie comme dans une pharmacie où ne seraient débités que des remèdes pour l'esprit. Étrange médication! Et qui a tout prévu, pourtant! du curatif au révulsif, de l'émollient au fébrifuge et de l'antidote à la panacée en passant par le dépuratif et le roboratif... Vertuchou! on dirait autant d'alouettes, en quête de miroirs où elles pourront s'aller faire prendre, ou autant d'autruches qui n'auraient d'autre politique que de posséder des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre.

Donc... le lecteur aime qu'on le mithridatise. Et, parbleu, quel écrivain qui fait profession de plume hésiterait à lui procurer ces paradis artificiels? C'est la loi de l'offre et de la demande. Sur quoi nous suffise d'imaginer que se conçoit mal qu'un écrivain soit assez mauvais commerçant pour refuser à ses lecteurs les secours de son art, pour se présenter à eux comme un Hippocrate qui n'userait que d'une thérapeutique préventive, qui ne s'emploierait qu'à les pencher de force sur leurs maux et, bref, ne les fixerait que sur les poisons auxquels ils doivent tant de tourments, étant fort malaisé de contenter à la fois sa conscience et l'opinion publique. Écoutez-les, nos grabataires: De

grâce, docteur, soulagez-moi ! calmez ma douleur ! puis, si vous le pouvez, faites que je guérisse ! Eh oui, eh oui, c'est l'antienne !... D'où qu'il se prodigue tant de charlatans pour les servir, ces lecteurs poltrons, tant de charlatans pour flatter leurs préventions ou exacerber leurs préférences, désireux qu'ils sont de ne les fâcher en rien.



Je dirai à présent mon second point : *Si le mensonge plaît, faut-il plaire ou ne pas plaire ?* Voilà la question ! Après tout, plaire n'est pas forcément une règle répréhensible. Étant bien évident, pour commencer, qu'il suffit de s'entendre sur le mot. Si plaire signifie qu'on se gardera d'être ennuyeux, plaire est bon. Rien de plus indécent que l'ennui. Le pompeux, le jargon sont des virus qui annihilent l'écrivain. À moins que d'aventure il n'en joue pour l'effet, on voit trop bien que, s'il y succombe, sa prose ne sera point lue sans réaction indigeste. Si, en revanche, plaire n'est qu'une lâche propension à satisfaire le public dans ses goûts les plus bas ou les plus vulgaires (et cette vulgarité d'âme étend son registre fort loin, de la salacité au dithyrambe, du crapuleux à l'hypertrophie de l'héroïsme), il va de soi qu'il la faut bannir si, soi-même écrivain, on se veut tant soit peu le serviteur de la vérité.

Nonobstant, est-il donc séant de se garder d'être haï et méprisé ? Ah, quelle influence n'a pas le lecteur sur

l'écrivain qui balance ! Et toi, lecteur, de quel écrivain, d'abord, feras-tu cas ? De celui qui va de l'avant et suit son chemin sans se préoccuper de te charmer ou de celui qui, pour mieux te convaincre et séduire ou enlever ton suffrage, se fabrique jour après jour son personnage ?

Il semblera peut-être à nombreuses gens, si l'on considère bien le cours du destin de certains plumitifs, qu'il faille, en toutes circonstances, se porter en travers de cette mienne opinion que l'envers ne vaut pas sans exception l'endroit. On m'alléguera que tel a toujours vécu élégamment à la face du monde et qu'il n'est point reçu d'aller voir ce qui, dessous, s'est pu cacher. Ou bien, on démontrera que l'art n'a que de vertu faire et qu'il est sot de vouloir juger du talent d'un écrit par le caractère de son auteur, autant qu'il est faux de vanter les mérites d'une œuvre (fût-elle des plus médiocres) sous prétexte que qui la composa reçut de ses pairs un brevet d'honnête homme.

C'est ainsi que j'ai connu intimement un écrivain dont il était avéré que sa vie n'était qu'un tissu de vices et de turpitudes et qui, pourtant, passait dans l'esprit de ses lecteurs pour l'être le plus éthéré, le plus délicat et le plus noble qui se pût rêver par l'unique stratagème qui portait cet écrivain à transposer idéalement, dans ses écrits, ses débordements les plus infâmes. À l'inverse, j'en ai connu un autre dont la vie privée n'était que droiture et vertu, que générosité et rigueur mais qui s'était vu infliger la réputation d'un

stercoraire et d'un scélérat, d'un fornicateur et d'un sacrilège, d'un pervers et d'un obscène, simplement parce qu'il s'était aventuré, dans ses livres, à peindre le monde non pas tel qu'il l'eût voulu mais tel qu'il était réellement.

Cette parenthèse fermée, retournons à notre matière.

Je serais incomplet si je ne faisais cas, ici, justement, de ces plumitifs dont le dessein essentiel et primordial semble être de flatter constamment les passions, les aspirations et les appétits de leurs lecteurs. Ces plumitifs qui ne manquent pas d'expérience et qui ont une connaissance non vergogneuse du cœur humain savent bien que leurs semblables ne se complaisent qu'en leurs propres affaires et ne recherchent que ceux qui en débattent, peu enclins qu'ils sont, peut-on assurer, à se préserver de cette peste.

Qui est sensible à la flatterie, comment s'en garderait-il et irait-il, par honneur et révérence, donner du crédit à des auteurs qui n'entendent servir que la vérité? Mieux même, comment admettrait-il que la liberté d'expression leur fût laissée? Pourtant, quelle estime réciproque peut-on espérer voir prospérer entre deux partis si contraires et si résolument décidés à leurrer ou à être leurrés? Il est une façon de prendre le vent dont pas mal de plumitifs ont fait un art (je dirai même: tout leur art) mais un art qu'ils n'auraient sans doute jamais poussé et approfondi à ce point s'ils n'avaient dès l'abord senti que les y aiderait la pusillanimité du public. Benêts que vous

êtes, allez, je vous préparerai et vous mijoterai les mixtures dont vous me paraissez friands ! Et vous me lirez, et vous ferez ma fortune en me disant merci ! par surcroît, pour finir !

Ce n'est pas que l'écrivain courageux ne doive jamais prendre conseil. Je veux dire que sa conscience au moins se devrait d'avoir voix au chapitre. Qu'il fasse ce qu'elle lui dicte et il pourra se porter garant de la fidélité et de la probité de sa création. Ce qui risque de choquer, en ce sujet, c'est que trop de plumitifs n'ont pas de conscience ou ont délibéré de la tuer. Alors, plus rien ne les tient en bride. Ils sont prêts à tous les reniements, à toutes les abdications et à toutes les collusions de plume et de pensée. Leur cause, à les croire, est de toute excellence.

Ceux qui gagnent, par ces moyens, la faveur du public diraient les pires niaiseries qu'ils n'exciteraient encore que les bravos. Ils n'en ont que trop le sentiment ! Ils se placent sur un terrain sans rival : la position d'attaque est toujours sympathique à la vanité des foules. Car quoi de plus doux que l'admiration dès qu'elle se veut béate ?



*Où l'on voit comment le lecteur incite l'écrivain à mentir.* Ce sera mon troisième point. Si le plaisir de la lecture implique d'assez profitables loisirs chez qui s'y veut livrer, on peut poser qu'il est l'apanage de catégo-

ries sociales bien déterminées. Avec, pour support, ce corollaire: C'est que le loisir n'est pas tout. Il y faut aussi de la curiosité. À ce titre, la jeunesse a droit au pas. Elle a pour elle le désir d'enrichir ses connaissances, de remettre le monde en question et de le refaire, voire de juger sans appel. Après la jeunesse, plaçons les femmes. Voilà-t-il pas, déjà, une jolie et nombreuse troupe? Chacun sait que la femme lit plus que l'homme! Quant aux hommes, ils ne viennent qu'au troisième rang; aussi vais-je m'en faire aussitôt souci.

Des hommes, la plus grande part se voit à peu près frustrée du temps qu'il faudrait pour lire par des obligations de métier. Qu'on me permette d'établir ici une fois pour toutes (et de telle façon que le propos vaille pour ce qui va suivre) que lorsque nous disons *lire* nous ne songeons nullement à qualifier ainsi ce mouvement machinal et combiné de l'œil et du cerveau qui jette les individus sur les prospectus, brochures, gazettes, magazines ou autres toxiques, mais à parler de la véritable lecture, de la seule qui vaille: celle des livres. Ceci posé, quels hommes lisent et que lisent-ils? Lisent, pour des raisons qui ne sont pas différentes de celles que j'ai soutenues plus haut, ceux qui ont loisir ou curiosité et mieux: les deux; la curiosité n'étant pas toujours condition suffisante si le loisir vient à manquer. Qui dit curiosité (et part honorablement consentie aux autodidactes de divers milieux) sous-entend que nous devons nous attendre à trouver d'autant plus de lecteurs dans les couches les plus évoluées et les plus intellectuelles de la Société.

Mais tout de même ! Quand un homme a travaillé tout le jour, qu'il a la tête farcie de chiffres, de soucis et de problèmes, quand il n'en peut plus de responsabilités assumées, de patience et d'énergie prodiguées, bref, qu'il est las et tendu, comment pouvez-vous exiger encore que, chez lui, le soir venu, il s'attelle à des ouvrages ardues ? Avouons qu'il n'est que trop normal qu'il puise dans la lecture matière à détente et délasserment. D'où le succès de ces si puérils romans policiers, de ces récits égrillards, vifs, colorés et distrayants dont la caduque renommée se renouvelle à chaque génération, de ces livres de documentation et de ces reportages sur la conquête d'un pic ou la traversée d'un désert quand ce n'est de ces documents sur un épisode révolutionnaire, colonial ou politique. Non ! Nous ne ferons pas de mauvaise querelle à ces hommes surmenés. C'est même à bon droit que nous leur conférons la licence de bannir l'effort et l'étude de leurs lectures, de fuir la difficulté ou l'obscurité de certains textes, de renoncer enfin à s'instruire et à se cultiver davantage. Il serait vain d'exiger d'un industriel ou d'un financier, d'un boutiquier ou d'un fonctionnaire qu'il se plongeât, à l'issue d'une journée de pénible labeur, dans les poèmes de Saint-John Perse ou la prose de Saint-Simon, dans Bossuet ou Bergson. Accordons-lui la faculté de préférer à ces auteurs les attraits de *La Môme Vert-de-Gris* ou du *Commissaire Maigret*, des *Hommes en blanc* ou du *Trafic des piastres*, de *La Fin des ambassades* ou de *Touchez pas au grisbi*, et même de *Trois sans toit* ou de *Don Camillo*.

Pour les femmes, comme il se doit, la situation est plus confuse. Généralement pourvues de loisirs et de curiosité, elles sont du même coup tributaires de leur tempérament sentimental ou de leurs prétentions pédantesques. Ce qui leur ouvre les immenses domaines de la littérature philosophique et romanesque. Bas-bleu, la femme dévore, plus qu'on ne croie, maint ouvrage sérieux dont elle se montre à la fois avide de discuter et fière d'avoir pénétré le sens. Mais, son cœur parlant toujours dès qu'il faut, c'est bien entendu de romans dont elle fait la plus large consommation, n'étant jamais blasée, dirait-on, de vivre par l'imagination des intrigues et des destinées où, même si elle sait devoir ne jamais entrer, il lui semble qu'elle aurait pu ou qu'elle pourra entrer demain pour peu qu'un hasard heureux se mêlât de la servir. Étant, par nature, plus matérialiste que l'homme, il est fatal que la femme réclame aux romanciers de la fleur bleue et de l'impossible, du rêve et de l'idéalisme.

La jeunesse enfin, en ses deux sexes confondue, va d'un pôle à l'autre de la littérature, et par essence, touche à tout, encore que ce soit surtout grâce à elle que peuvent atteindre la notoriété, quand ce n'est la béatification, les ouvrages qui se piquent d'énoncer, de démontrer puis d'illustrer des idées, des systèmes, des courants, des modes d'agir ou de sentir dont on sait assez qu'ils se présentent à elle comme ayant l'attrait (jamais vérifié, on s'en doute) de la nouveauté.



Ce qui m'amène à entrer ici vraiment dans le vif de mon sujet pour former mon quatrième point : *Tenu compte de ce qui précède, et toutes humeurs opposées, il n'est pas abusif de prétendre que, là comme ailleurs, qui veut la fin veut les moyens.*

Tout se passe, en effet, pour le lecteur, comme si la lecture réveillait à chaque instant en lui le problème du Bien et du Mal. Fidèle à sa conscience ou en état de rébellion contre, de tradition religieuse ou pas, le lecteur n'est guère disposé à encaisser des vérités trop cruelles pour son amour-propre (à moins que l'auteur n'ait la suprême adresse de faire en sorte que son discours paraisse s'attaquer uniquement à autrui et que son lecteur se voie par lui appelé au rôle privilégié de confident ou même de complice). Ce lecteur n'est pas non plus disposé à se voir pris à partie, requis d'observer une plus juste préhension de ses fautes, invité à battre sa coulpe. Récapitulons : le lecteur répugne à lire des ouvrages à la lumière desquels il ne puisse garder bonne opinion de lui-même. Il en découle ceci : c'est qu'il se produit inévitablement une sorte de compromis entre lui et les auteurs, une piperie tacite à base d'hypocrisie. Je m'explique :

Puisque le lecteur se met dans la situation d'être trompé, sa faveur, c'est évident, ne peut aller qu'aux auteurs qui sauront jouer à son égard au demiurge ou

au confesseur, tandis que sa défaveur ira tout droit aux auteurs de réputation luciférienne ou pessimiste. Nous sommes au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, et cependant l'organisation mentale de l'individu n'a pas progressé d'un pas. Elle en est encore, pour maint sentiment et concept, au stade de la mentalité primitive. L'individu craint, l'individu a peur. Il lui faut se rassurer contre lui-même, susciter des recours en lesquels il puise économie ou croyance et conjurer les maléfices qu'il sent grouiller au fond de sa cervelle. D'où qu'il demande aux auteurs d'être pour lui, à volonté, l'amuseur public, le preux qui l'exalte, le phare qui l'éclaire, le pilote qui le conduit au havre, l'embaumeur qui l'apaise, le messie qui lui entrouvre les portes du ciel ou encore le directeur de conscience, le maître à penser et même le meneur d'âmes. Il n'a que faire, notre lecteur, des censeurs et pamphlétaires, des hors-la-loi et autres détracteurs. Ah! qu'on les fasse taire ces mauvais génies de nos cœurs avilis, de nos cœurs si complaisamment englués dans leur souillure!

Mais gloire à l'écrivain messianique, gloire au chantre divin qui peint dans ses livres un Homme qui soit fait à l'image de la perfection que nous nous voulons octroyer, un Homme qui soit saint ou héros, un Homme en qui nous saluerons la pureté, la noblesse, l'abnégation, la munificence, la résignation ou le zèle, l'énergie, la résolution, les mille vertus enfin dont il nous plaît de nous parer! C'est ainsi que le lecteur préfère Racine ou Corneille à Rabelais ou Montaigne,

Bernardin de Saint-Pierre à Laclos, Balzac à Stendhal, Vigny et Lamartine à Mérimée ou Courier, Rostand à Baudelaire et Loti à Renard. C'est ainsi qu'il a porté aux nues, ces dernières années, des écrivains comme Barrès, Péguy, Alain-Fournier, Bernanos, Saint-Exupéry, Malraux, Camus. Donnez-lui de la mystique, de la grandeur, du rêve, de la foi, du merveilleux, de l'évasion, de l'héroïsme. C'est ça qu'il veut, c'est de cette manne qu'il se veut nourrir!

Vous pouvez être aussi grand écrivain que vous voudrez, vous pouvez être Proust, Valéry, Gide, Montherlant, Giono, Arland, vous perdez votre temps. Les prestiges de votre plume, les dons et les splendeurs de votre génie ne seront rien si vous n'avez, en plus, pour fasciner votre lecteur, cette praxis magique qu'il espère de vous et qui, seule, peut vous le livrer pieds et poings liés.

Cet engouement effroyable pour les écrivains-fées engendre, on s'en doute, les pires impostures. On surfait les valeurs, on défie les figures. Il n'y a pas jusqu'aux rats de bibliothèque qui ne délirent. Voyez, dans les catalogues, des titres de ce tonneau : *Le Platonisme de Saint-Exupéry*, par Diouk-Diouk, Doyen de la Faculté de Vo-Vo, *L'Angoisse chez Bernanos*, par Jules Frétilard, chargé de cours à la Sorbonne, *Péguy, ses amours et ses haines*, par le Révérend Père Fouettard, *Malraux, Sartre et Camus devant l'Histoire*, par le Professeur Raton-Laveur de l'Université de Fribourg... Grotesque mascarade!

Hélas, Proust, Montherlant, Giono, Arland ne sont ni des professeurs de morale ni des porteurs de messages. Un Montherlant, un Giono ont pu, certes, à certaine époque de leur carrière, énoncer des principes ou des règles. Encore ont-ils toujours pris la précaution de préciser qu'ils n'entendaient pas impliquer par là qu'on dût se ranger sous leur bannière. Ils se sont même tués à répéter que ces principes et ces règles ne valaient que pour eux. Tout ce qu'ils souhaitaient, à l'exemple de leur position prise, c'est que chacun, pour soi, fit son compte ! Proust et Arland, mieux encore, n'ont fait que mettre leur art au service de la plus délibérée peut-être, mais de la plus efficace des analyses du comportement. Mais quoi, mais quoi, vous divaguez ! Tout ceci n'est d'aucun prix pour les chercheurs d'illusion. Parlez-nous plutôt d'Alain-Fournier et de Saint-Exupéry. Voilà nos immortels ! Voilà au moins de ces vaillants preux dont l'excellence de plume se gravera dans les annales ! Et quelle race, hein, quelle élégance, quel primesaut ! Je pense bien...

Parce que Saint-Exupéry est tombé en pleine gloire, est mort en plein ciel, le voilà bientôt sacré archange de notre littérature. Le jour ne tardera pas où, faute de ses cendres, on transportera sa tunique au Panthéon. Il est devenu, par miracle, une de nos divinités nationales. C'est notre Jeanne d'Arc. Sa vie est donnée en exemple, son destin magnifié. C'est d'autant plus cocasse quand on sait quelle fut, en réalité, l'existence de Saint-Exupéry, une existence à faire frémir les

mères de famille nombreuse et les Tartufes ou les Don Diègues des Liges de Moralité. Mais ce passé est tu. On ne veut voir en lui que le Chevalier Légendaire. Mieux, même, on en vient à ne plus priser guère les deux ou trois bons livres qu'il a publiés de *Vol de nuit* à *Terre des hommes* (livres dignes de lui assurer une modeste, mais honorable et durable place dans nos Lettres) et à vanter, en revanche, ce qu'il a écrit de plus faux et de plus médiocre. Au jour des étrennes, il n'y a pas de cadeau plus urgent à faire à un adolescent que ce gros bouquin insane et confus qu'est *Citadelle*, à un enfant que ce navrant et puéril conte philosophique qu'est *Le Petit Prince*.

Étrange postérité que celle de Saint-Exupéry que sa fin prématurée et mystérieuse n'est pas sans expliquer! À ce titre, il en va, semble-t-il, comme si la mort avait, elle aussi, sa vertu. Ne se comptent plus les écrivains qui doivent à la disgrâce d'être morts jeunes une chance de durée. En les privant de la vie avant qu'ils aient pu s'accomplir, le trépas les a projetés d'un coup dans l'empyrée.

Providentielle aventure! Il n'est pas interdit, en effet, de se demander ce que serait devenu Apollinaire s'il avait vécu. Que serait devenu Péguy? Que serait devenu Radiguet? Imaginons Péguy, Radiguet et d'autres en 1953! Imaginons Apollinaire qui, au moment de sa mort, était déjà sur une si mauvaise pente! Il est bien probable qu'il serait aujourd'hui, vivant, dans la peau de quelque autre Salmon. Imagi-

nons Alain-Fournier dont *Le Grand Meaulnes* (non dénué de qualités, mais tellement grossies) a connu une fortune sans pareille; oui, imaginons-le vivant de nos jours. Il suffit de relire sa *Correspondance avec Jacques Rivière* pour se convaincre qu'il était dévoré de louches ambitions, qu'il voulait sauvagement arriver. Souvenons-nous de ses brigues, de son utilitarisme, du cynisme avec lequel il confessait à Rivière (en un jeune âge où il est de coutume de penser que l'âme n'est pas encore gangrenée) ses convoitises de petit Rastignac: connaître Untel et Untel, se faire présenter, se pousser, s'introduire ici ou là... Ah, s'il avait vécu, pour sa perte, ne serait-il pas de nos jours l'émule d'un Billy ou d'un Chamson? Alors, cette aura qui baigne *Le Grand Meaulnes* n'aurait-elle pas été ternie par quarante années de vie parisienne, par tant d'articles et tant d'autres livres, par cent honneurs, titres et rubans, par cette sorte d'oxydation que l'usure du temps produit sur le pur métal de l'innocence?

Encore que la mort n'explique pas tout! Charles-Louis Philippe aussi est mort et cette mort ne lui a point apporté, à lui qui n'eut pas le bonheur de mourir dans une juste guerre, la gloire posthume qui est si facilement réservée à Alain-Fournier. Jean Genet, demain, pourrait mourir et j'entrevois mal ce qu'il y pourrait gagner, alors que Saint-Exupéry... Mais si Camus mourait, c'est fatal, à lui aussi ce Panthéon qu'on refuserait tout net, je présume, à Audisio.

C'est que Charles-Louis Philippe n'apportait pas

dans son œuvre (si attachante qu'elle soit) cette illustration raffinée d'un univers intérieur, cette ouverture sur le mirifique et fallacieux domaine des châteaux enchantés et des amours angéliques, ineffables et difficiles, intemporelles et désincarnées, cette nostalgie des paradis perdus du règne juvénile dont le lecteur, candidement, se veut repaître.

C'est que Genet, pour avoir en commun, avec Saint-Exupéry, le souci d'une peinture poétique et sublimée des voleurs, n'a point choisi, pour sujets, des voleurs aussi exemplaires et s'est vu empêché, de ce fait, de suivre Saint-Exupéry au terme d'une course qui lui permit de métamorphoser ses pilotes de ligne en conquérants d'exception et leurs entreprises en images d'Épinal comme leur tempérament en blason de haut lignage.

C'est que, de son côté, Audisio, tout pénétré qu'il soit de ces essences et de ce sel, de ce génie clair et solaire et de cet esprit attique qui ont nourri Camus, s'est refusé, à l'encontre de ce dernier (qui subit ici la même fatalité que Sartre), à transcender sa sagesse inquiète en métaphysique puis, ce qui est aller de mal en pis, en morale formaliste et gnostique.

Nous pourrions multiplier à l'infini de tels parallèles. Tenez, pourquoi vouer un culte si exclusif à Simone Weil quand on oublie l'incomparable Katherine Mansfield? Pourquoi porter si haut Malraux quand on ignore Calet? C'est que l'un nous propose un héros qui nous flatte et nous grandit tandis que l'autre ne nous propose

qu'un humble héros de tous les jours, qu'un pauvre diable à notre niveau et dont nous rougissons d'autant que nous nous reconnaissons mieux en lui.

Pourquoi enfin Mauriac, si grand romancier cependant, ne jouit-il pas, auprès des foules catholiques et des snobs, de la même frénétique adoration que Bernanos ? Simplement parce que Bernanos (brillant homme de plume à ses heures et redoutable bretteur, mais romancier surestimé) s'est complu à peindre un monde finaliste et mystique, esclave de ses démonstrations et asservi à sa cause, alors que Mauriac, impitoyable contempteur de nos turpitudes, a su laisser à ses créatures une vacance et une complaisance pour le Mal qui les rendent plausibles et humaines. Ce qui ne satisfait point, on s'en doute, l'exigence d'un public qui veut à tout prix voir le vice puni et la vertu récompensée.

Donc, partout, l'hypocrisie règne en maîtresse et ne prête d'auréole qu'à ceux qui acceptent de la servir. Pour elle, il n'y a pas de talent qui compte. Seule lui convient la fable édifiante. Il lui faut ce je-ne-sais-quoi qui fait qu'un auteur excelle à transposer sa matière en leçon d'énergie ou de rédemption, de sainteté ou de témérité, en miracle, en magie, en féerie et réussit à se gonfler assez pour entrer à son gré dans la peau de Merlin l'Enchanteur ou de Sigurd !



Ce qui m'amènera, pour conclure, à mon cinquième et dernier point : *l'hypocrisie des chercheurs d'illusion entraîne fatalement celle des écrivains qui les exploitent.*

Il leur a fallu en effet prendre ce parti car ne pouvant, les écrivains, manquer d'être honnis de quelque côté (dès qu'ils succombent au désir de s'exprimer), ils se devaient mettre sous peine de n'être point honnis de tous et de placer du coup dans leur jeu au moins les plus puissants partis de lecteurs.

On lit à chaque instant des réflexions de ce genre à propos des œuvres les plus dures ou les plus noires : Pas la moindre lueur d'espoir, pas le moindre souffle d'air pur, un pessimisme sans fond qui ressasse l'humiliation et le néant, un avilissement perpétuel, un écœurement passif, un relent nauséeux et donc un total défaut d'âme, une absence ignoble de vie intérieure et de spiritualité...

C'est que les gens, déjà torturés par les difficultés et les vicissitudes de leur existence, veulent, quand ils ouvrent un livre, pouvoir y boire la coupe de l'oubli. Ce qu'ils veulent, c'est que le contenu d'un livre agisse sur eux tantôt comme un soporifique, tantôt comme un remontant. Il faut qu'ils soient éblouis. Il faut qu'on leur jette de la poudre aux yeux. Tant mieux, disent-ils, si les dés qu'on nous lance sont pipés ! La réalité de la vie est trop laide, trop décevante. Nous sommes reconnaissants aux auteurs qui nous la masquent, qui l'enjolivent et la falsifient. Qu'on nous serve les images les plus suaves, qu'on nous subjugue avec

les mots les plus rassurants. Employez, Messieurs les auteurs, pour nous plaire, la métaphore et la paraphrase. Voilez, estompez, idéalez! Sublimez! Vous n'êtes pas faits pour dénoncer nos crimes et nos horreurs dont nous n'avons que trop conscience. Nous attendons de vous que vous nous aidiez à les effacer de notre mémoire, que vous nous transportiez ailleurs, que vous enfantiez pour nous un monde ingénu ou supérieur, que vous nous forciez à croire, fût-ce contre toute logique, que nous valons mieux que ce que nous savons que nous sommes.

Oui, emportez-nous loin de la sordide complaisance de nos âmes pécheresses! Bref, faites-nous entrer dans une autre peau que la nôtre. Maquillez, s'il le faut, péri-péties, paysages, mobiles, actes, personnages, maquillez même le langage, maquillez le style. Maquillez tout! Qu'alors, en vous lisant, nous puissions nous évader, nous perdre dans vos contes, dans le fabuleux et l'imaginaire que vous aurez créés pour nous!

Et ce héros que vous ferez vivre sous nos yeux, efforcez-vous, même si vous nous devez mentir, de le transformer (pour notre agrément et notre lâcheté) en statue de sel, en pluie d'or, en belle au bois dormant, en oiseau bleu, en chat botté, en peau d'âne! Ah, l'enivrant mirage! Comme nous serons ravis de nous y laisser prendre! Ah, que nous les chérirons, ces nuées dans lesquelles vous nous envelopperez! Mentez, mentez! N'oubliez jamais qu'il n'y a que la vérité qui nous peut offenser. De l'artifice, du carton-pâte, du faux

sublime, du trompe-l'œil, certes, encore et encore !  
Tout ce dont nous sommes incapables, tout ce qui  
nous manque, faites-nous-en offrande ! Faites-nous  
croire ! Et qu'enfin, en fermant vos livres, nous puis-  
sions être assurés que, dieu merci ! tout est bien pour  
le mieux dans le meilleur des mondes !